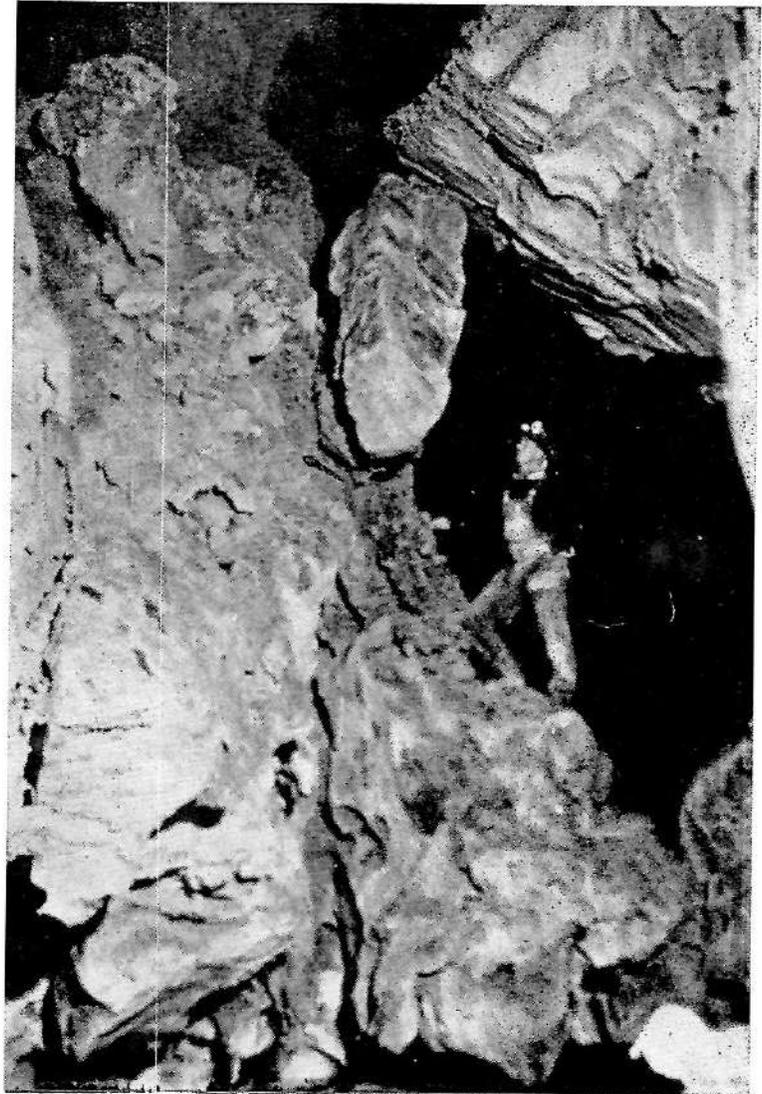


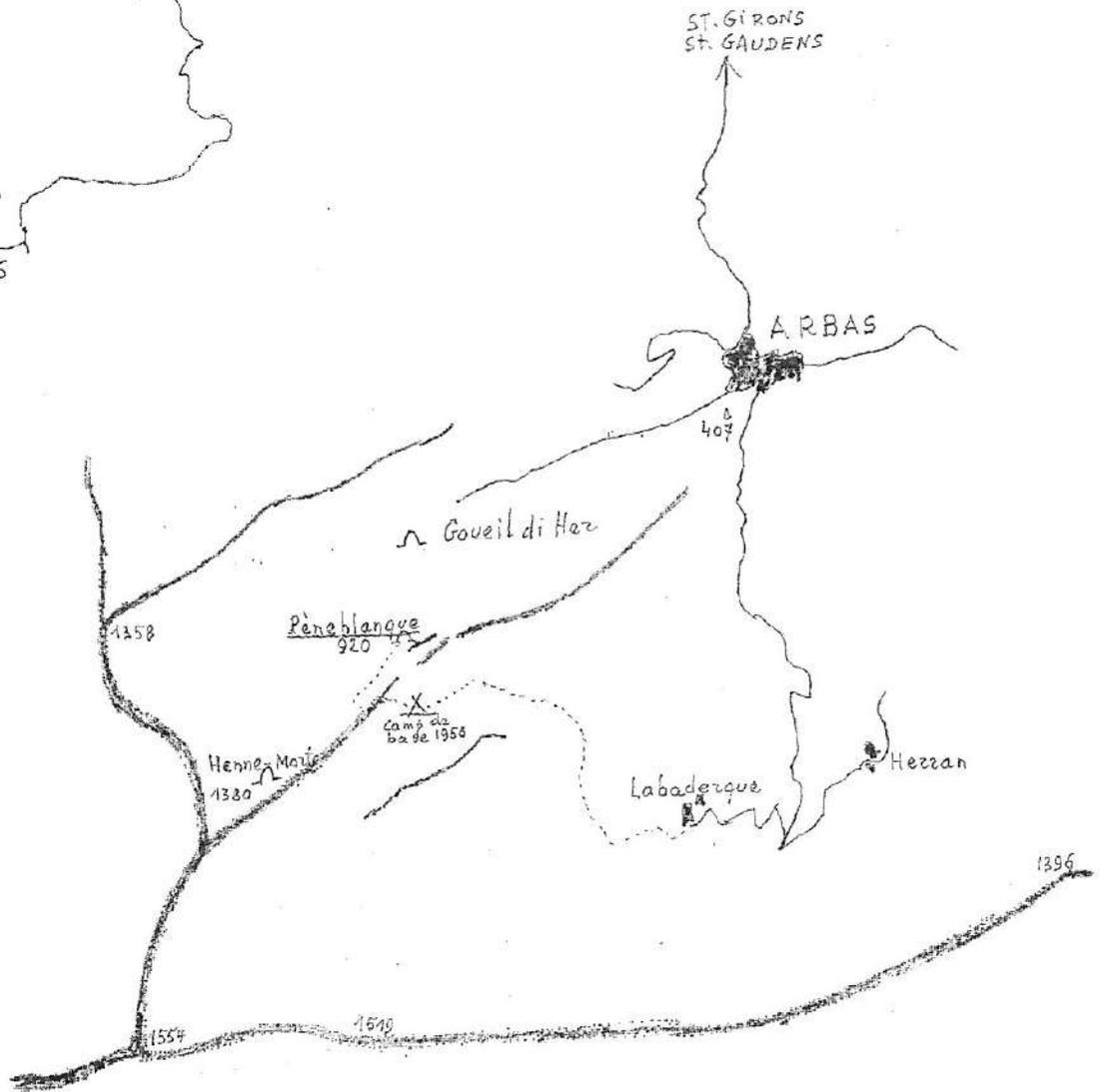
et Grottes et Grottes

n° 29 JUIL.-DÉC. 1964



BULLETIN PÉRIODIQUE DU SPÉLÉO-CLUB DE PARIS





A PROPOS DE LA GROTTÉ DE PENEBLANQUE.

par Edouard DRESCO.

Ma première visite à Arbas date du 14 juillet 1945. Avec mes collègues et amis le Dr. Henrot et Nègre, nous avons projeté de parcourir pendant les vacances les Pyrénées, afin d'y explorer les grottes au point de vue biospéléologique.

En 1943, Henrot et Nègre avaient déjà fait une "virée" semblable, et avaient franchi à pied sec, et sans s'en douter, le siphon terminal du Goueil-di-Her.

Ce n'est qu'à leur retour à Paris, en étudiant le plan publié par Jeannel dans Biospéologica, que mes deux amis s'aperçurent qu'ils avaient découvert la rivière souterraine, laquelle resta à nouveau isolée depuis, et que seul le franchissement du siphon par l'équipe de notre regretté collègue le Dr. Dufour permit de revoir.

En 1945, nous avions, pour circuler, des bicyclettes; le matériel spéléo était dans des sacs; nous avions un sac sur le dos, un autre sur le porte-bagages, le reste sur une remorque. Nous nous étions installés à Prat-Bonrepaux. Notre première exploration fut la Grotte de Touasse (commune de Taurignan-le-Vieux), dont le siphon, bouché en 1943 lors de la visite de Henrot et Nègre, était débouché en 1945. Nous fîmes donc là connaissance avec le réseau inconnu, lequel est ascendant, avec gros blocs constituant le lit d'un torrent maintenant à sec. La partie du haut se termine dans une salle avec faune d'entrée; il est probable qu'elle est près de la surface; mais nous n'avons pas trouvé la sortie qui n'est peut-être pas pénétrable. De toute façon, il fallut revenir à toute vitesse car nous étions partis pour la Grotte de Touasse sans réserve d'éclairage, et la grotte, habituellement limitée par le siphon, n'est pas vaste.

A toutes fins utiles, je signale qu'il faut éviter de forcer ce siphon lorsqu'il est amorcé, car le passage est étroit, tortueux, et les aspérités des parois risquent de coincer le spéléologue.

Le 14 juillet 1945, l'équipe arrive à Arbas. Nous avons sur place de la fluorescéine, et nous comptons colorer la rivière souterraine du Goueil-di-Her. Mais dès l'entrée, Henrot et Nègre s'étonnent, et Henrot écrira dans son journal :

...." nous pénétrons dans la grotte, ayant noté comme signe de mauvais augure l'absence du courant d'air violent qui soufflait à l'entrée "il y a deux ans lorsque nous avons trouvé la grotte assez sèche pour "pouvoir passer le lac "terminal". Nous avons pénétré dans le lac et "essayé de trouver le passage malgré l'eau à 7°; nous avons dû renoncer "très vite..." et nous avons souvent discuté, au cours de nombreuses visites au GOUAIL, même d'hiver (avec la première partie de la grotte inondée, et le lac terminal plein, mais accessible à sec) sur la hauteur éventuelle de l'eau dans la galerie.

Le lendemain, descente au Gouffre de Peillot avec Mr. Saurat, instituteur de Prat. J'ai là un fameux accident : fracture du crâne, amnésie, un bras paralysé, et aphasie.... je ne parle plus, quelle tranquillité (diront les Amis).... !

Pour moi, la campagne spéléo de 1945 se termine là. Henrot et Nègre poursuivent seuls et termineront dans les Basses Pyrénées une exploration extrêmement fructueuse en captures d'insectes cavernicoles.

Le nom d'Arbas, petite commune des Pyrénées centrales, est bien connu maintenant par suite des expéditions successives au Gouffre de la Henne Morte (Casteret, puis Spéléo Club de Paris) mais le problème posé par le Goueil-di-Her avait été déjà étudié et publié par différents auteurs. Jeannel a visité le Goueil-di-Her le 23 juillet 1908; il faisait partie de la mission Martel, et dans son compte rendu paru dans Biospeologica (1910), il cite les publications de Filhol, Jeanbernat et Timbal-Lagrange (1874) qui "insistent sur les propriétés intermittentes du Goueil-di-Her".

Jeannel et Racovitza relatent en 1912 une visite, le 7 juillet 1910, au Goueil-di-Her, et publient un croquis schématique de la grotte. Jeannel au cours d'une visite, le 5 juillet 1914, a suivi la baisse des eaux à l'intérieur de la grotte. Nous avons, au cours d'une expédition d'hiver, en décembre 1946, assisté également à la baisse des eaux : à l'arrivée, le bas du ressaut était inondé,

la galerie également, et l'arrivée à la grande diaclase n'avait pu se faire qu'en suivant le bord gauche de la galerie, assurés par des cordes fixées sur des pitons enfoncés dans l'argile. Au-delà de la diaclase, plus d'eau jusqu'au lac terminal. Puis au retour, au bas du ressaut d'entrée, l'eau avait considérablement baissé.

Toutes ces considérations sur le Goueil sont intéressantes parce que le problème de la rivière intermittente du Goueil admettait comme solution les réseaux fossiles supérieurs et la Grotte de Pèneblanque semblait toute indiquée pour faire partie de ce réseau.

Jeannel, en 1910, parle de sa visite à la Grotte de Pèneblanque; il indique qu'elle a été "fouillée avec soin par Filhol, Jeanbernat et Timbal-Lagrange" dont le travail date de 1874; il indique qu'elle fera l'objet d'une "étude approfondie de la part de Martel".

En effet, Martel, en 1910, publie les résultats de son "Exploration souterraine hydrologique des Pyrénées en 1908" et parle du Goueil-di-Her, dont il publie un croquis, et de la Grotte de Pèneblanque dont il donne un plan et une coupe.

Trombe, en 1943, dans les Travaux Scientifiques du Club Alpin, étudie les "Gouffres et cavernes du Haut-Comminges". Dans son "Historique des explorations" (p. 13) il parle du travail de Martel (cité plus haut), et il note que la phrase de Martel mentionnant "l'existence, plus haut dans la montagne, de trous à neige.... a provoqué en somme l'exploration d'ensemble du massif", dont Trombe donne les résultats.

En 1945, une équipe réduite, dirigée par Trombe, étudie des grottes et puits dans la région d'Arbas; les résultats en sont publiés dans les Annales de Spéléologie. Nous avions avec nous un important matériel spéléologique et scientifique, et nous campions. Chaque jour les physiciens (Trombe et Melle La Blanchetais) parlaient de leurs observations du jour précédent, et je soulignais succinctement les différences relevées dans la liste des captures de cavernicoles faites dans les mêmes cavités.

Nos discussions se prolongeaient tard dans la matinée, nous ne reprenions la visite des grottes que vers le milieu de la

journée et nous ressortions parfois en pleine nuit, par pluie battante, de gouffres dont l'entonnoir d'accès déversait sur nous et sur les échelles des coulées de boue (Puits de la Mate).

La Grotte de Pèneblanque était souvent l'objet de nos entretiens. Trombe disait qu'il fallait retourner à cette grotte, qu'elle n'était pas terminée, et que Casteret, qui y était allé à différentes reprises, n'avait pas trouvé le réseau souterrain profond.

Aussi, lorsque furent terminées les expéditions au Gouffre de la Henne Morte, en 1947, nous pensions bien, un jour, aller visiter Pèneblanque.

Ma première visite au Mail de Pèneblanque a été faite avec Caubère et Nègre. Nous avons parcouru le massif, atteint le col de Pèneblanque, et longé le rocher de Pèneblanque par la base. Nous avons repéré la grotte et le Puits de Pèneblanque. Puis la descente a été faite par le bois du Biddaougue en longeant le "Tir" de Pèneblanque, composé de roches polies par les eaux débitées par la grotte lorsque celle-ci était active.

lère Expédition S.C.P. (1952).

Une expédition réduite, composée de Carrère, Caubère, Melle Derouet, Dury et moi entreprend à Noël 1952 l'exploration de la grotte. A Arbas, où nous sommes descendus chez Fontas, l'aubergiste chez qui nous avons toujours reçu le meilleur accueil, nous visitons quelques trous : Le Poudac Grand, le Puits de Jaliott, Le Goueil-di-Her, etc, puis, la veille du départ, je téléphone à Casteret qui, alerté de Paris, n'était pas certain de pouvoir venir. En effet, Casteret est empêché, il a été plusieurs fois visiter Pèneblanque, a cherché des prolongements, il est à peu près certain qu'il en existe et il nous souhaite bonne chance. Et au petit matin, à Arbas, 15 cm de neige fraîche ! C'est gai !

Le départ est décidé; nous ferons une expédition légère mais avec cordes et échelles, vivres pour une journée, et en route.

Jusqu'au col de Pèneblanque, tout va bien, mais au delà du col, sur l'arête, nous sommes pris dans la tourmente, nous coupons dans la pente et traversons une partie schisteuse très glissante sous la couche de neige qui la recouvre.

Nous longeons maintenant le rocher de Pèneblanque, en atteignons la base, sous le porche d'entrée monumental de la grotte.

Nous varapons la face, à demi enfouis sous la neige amassée par le vent.

Tout le réseau Martel est exploré, ainsi qu'un puits découvert au bout d'une faille à mi-paroi dans la galerie revenant du Puits du Clocher; au fond du puits, complètement bouché, des traces de pas sur l'argile : nous supposons que Casteret est passé par là. Afin d'atteindre le point bas de Martel, nous décidons de passer la nuit dans la grotte; nous bivouaquons, sans aucun matériel, près du Puits du Clocher et nous reprenons, le lendemain, l'exploration de la partie basse.

Au point "-865 m", indiqué "Arrêt" par Martel sur son plan, et souligné dans sa description, "le rétrécissement devient tel que le plus mince de la troupe, Rudaux, n'a pu que se glisser à l'entrée d'une fissure où les cailloux jetés tombaient au moins 20 mètres plus bas..".

Ce point atteint, nous constatons que nos "gabarits" passaient dans la fissure. Nous équipons le puits, Carrère descend, puis il demande du renfort. Dury descend. Puis c'est l'attente, qui se prolonge. Et au moment où j'ai décidé d'envoyer quelqu'un "voir ce qui se passe", nos équipiers appellent et c'est la remontée.

Carrère et Dury ont descendu le Toboggan et sont arrivés à la chatière qui souffle. Ils ne l'ont pas franchie, mais le réseau souterrain profond est là. Nous remontons car demain, pour tous, c'est le travail à Paris.

A la sortie de la grotte, le temps est gris, plombé, il ne neige plus, mais il est impensable, dans l'état où nous sommes, de songer à regagner, avec les charges, le col de Pèneblanque.

Avec l'aide de Caubère, qui est d'Arbas, et qui connaît admirablement les lieux, je décide de redescendre directement dans la vallée, en laissant à notre gauche le Tir de Pèneblanque, lequel, extrêmement glissant, pouvait être la cause d'accidents. Et, dans le bois du Biddaougue, encombré de troncs pourrissants, d'arbres morts debout, qui s'écroulent en les touchant, un sac au dos et l'autre remorqué au bout d'une corde, nous descendons lentement dans la vallée

que nous atteignons à la nuit. Maintenant il pleut, c'est le dégel, nous laissons les sacs de matériel et filons vers Arbas.

2ème Expédition S.C.P. (1953).

Pour la deuxième expédition, j'alerte Deudon. Nous avons fait ensemble pas mal de descentes : la Henne Morte, Piaggia Bella, etc., et il n'hésite pas.

Rebuffat, qui est son ami et compagnon de courses en montagne, en parlera plus tard, dans Etoiles et Tempêtes : "... et je me serais senti de force à passer le septième ou le huitième degré, d'avoir avec moi Jean Deudon invulnérable.... nous aurions bivouaqué, et, comme toujours, nous aurions reçu la pluie et l'orage; mais je n'aurais rien osé dire : comme d'habitude, Jean ne se serait pas plaint; il m'aurait simplement demandé des cigarettes pour réchauffer un peu son énorme carcasse. Peut-être m'aurait-il dit :

"Tu sais, au camp IV du Hidden Peak...."

Les départs de Paris sont toujours des expéditions-éclair. Il faut profiter d'un pont : départ le jeudi soir, nuit dans le train, arrivée à Arbas le vendredi vers 9 heures; tri du matériel, 2 chargements de matériel transportés au col par le mulet, déjeuner rapide, puis arrivée dès le soir à la grotte avec préparation du bivouac, et acheminement du matériel au delà du laminoir, appelé par Martel : "rampage, sur 110 mètres".

Le samedi et dimanche : exploration, et le lundi matin remontée de tout le matériel au col, descente sur Arbas, déjeuner, train à Toulouse, avec Paris le mardi matin....

La deuxième expédition groupe les participants suivants : Carrère, Couderc et Mme, Deudon, Dresco, Dury, Tudal et nous atteignons rapidement, le soir même, le point bas Martel que nous franchissons tous. Bivouac à la verticale de ce point, avant le Toboggan. Le lendemain, nous atteignons la chaudière qui est naturellement infranchissable pour Deudon.

Ensemble nous désobstruons, et nous passons; nous atteignons un carrefour de galeries venant d'en haut après une descente dans

de gros blocs. Et nous sommes déçus car tout paraît bouché. Nous revenons et découvrons un boyau latéral qui débouche sur un grand vide : c'est la grande salle du premier réseau. Echelle, descente; le fond de la salle est atteint, nous découvrons un lapiaz souterrain, des puits partout, une grande salle, et, de puits en puits, nous atteignons, 67 mètres plus bas que le fond de la salle, le fond impénétrable d'un puits que nous nommons P. 67.

La descente de ce puits se fait sans échelle; c'est un parcours extrêmement tourmenté qui se poursuit entre des lamelles coupantes découpées par les eaux. Une corde est laissée en place afin de pouvoir retrouver la sortie de ce fouillis de passages dont la plupart sont franchissables et qui sont rapidement bouchés.

Nous faisons le bilan de nos découvertes :

Expédition I : franchissement du point bas Martel, découverte du réseau souterrain profond.

Expédition II : découverte de la grande salle, du lapiaz souterrain, et du point bas (env. -260 m).

3ème Expédition S.C.P. (1953).

L'expédition III nous retrouve dans la grande salle que nous explorons minutieusement, et dans la salle d'Ali-Baba, deux d'entre nous (Deudon et Couderc) forcent un passage caché sous un surplomb de la paroi : c'est l'accès à la Salle du Cimier, très vaste salle dans laquelle se trouve une magnifique cascade de calcite. J'ai invité Trombe; l'exploration des galeries hautes débouchant dans cette salle, qui est une salle d'effondrement, et qui a coupé les galeries supérieures, est entreprise. Trombe exécute une grande traversée délicate pour explorer une galerie bouchée, puis Deudon escalade en artifice la paroi de tuf à la droite de la cascade de calcite; Carrère le rejoint, l'assurance se fait sur des pitons qui sont facilement récupérés (le tuf ne tient absolument pas), et le sommet de la cascade est atteint : c'est bouché.

Lors de la première expédition, à l'extrémité de la Galerie Regnault (qui constitue le point haut de la grotte) se trouve une faille pénétrable par varappe. En escaladant cette faille qui est colmatée

plus haut, je constatais que les parois étaient formées ou plutôt recouvertes d'un matériau que je n'avais encore jamais rencontré nulle part ailleurs, et qui craquait sous les pieds en découvrant un remplissage sous-jacent peu consistant. J'en rapportais quelques échantillons et Trombe m'indiquait que ce matériau était une phosphorite d'un aspect inhabituel et probablement non décrit. Nous nous aperçûmes plus tard que ces phosphorites sont répandues dans toute la grotte de Pèneblanque et que ses aspects sont divers : elle forme une croûte laquée, vernissée, brillante, collée à la roche, sans feutrage; puis on la trouve plus terne, tout au moins par places, avec un feutrage léger; puis, l'état final semble être ce revêtement de couleur brune, mate, cassante avec un feutrage blanc épais, l'isolant de la roche. L'étude de ce matériau reste à faire.

4ème Expédition S.C.P. (1955).

C'est à la 4ème expédition, en mars 1955, que nous devons découvrir le deuxième réseau. Nous avons invité Gèze, et Trombe s'était fait notre interprète pour l'inciter à venir voir l'intérieur de Pèneblanque. Gèze visita tout le Réseau Martel, la Galerie Regnault, et la salle du 1er réseau, ainsi que de nombreux diverticules, galeries ou puits. Il y fit des observations et des photos, nous y cherchâmes de la faune, pendant qu'une équipe réduite fouillait les coins et recoins du confluent, découvrait le 2ème réseau, et atteignait la Salle du Dromadaire. Malheureusement, l'expédition était terminée et nous rentrions à Paris.

5ème Expédition S.C.P. (1955).

Et c'est la cinquième expédition; nous sommes persuadés que les grands puits entrevus vont nous conduire à la rivière souterraine, que cette rivière souterraine va nous conduire au Goueil-di-Her, et qu'il faut maintenant "taper" un grand coup. Nous partons de Paris gonflés à bloc, et nous invitons Cannonge et Roger (dit la Grenade) (deux costauds du Spéléo Club de Dijon) et le Dr. Pelon de Toulouse. Nous emportons un gros matériel : plusieurs centaines de mètres

d'échelles, de cordes, un treuil, du ravitaillement afin de bivouaquer à -250 m, dans le deuxième réseau, et d'entreprendre la descente des grands puits.

Dès le départ du Confluent (où s'amorcent les premier et deuxième réseau) les difficultés commencent.

La galerie, étroite (environ 1 mètre) a son plancher effondré : celui-ci baille sur plusieurs mètres de longueur, avec le fond reporté une dizaine de mètres plus bas. Pour franchir ce passage que nous appellerons plus tard "le pont humain", les "gars" s'installent en opposition le dos au mur et les jambes de l'autre et le reste de la troupe passe sur leurs pieds.

Immédiatement, un mur vertical coupe la galerie; la descente n'est ni longue ni difficile, mais nous sommes là en pleine zone pourrie; nous faisons la chaîne pour passer les sacs, puis petit à petit ceux du bas quittent le terrain et suivent la galerie. Deudon descend, s'accroche..., et tout un pan de mur oscille et vient; très rapidement Deudon maintient, prévient, saute en se retournant, et le pan de mur s'écroule.

Puis, un peu plus avant, au fond d'un boyau et latéralement, il faut s'enfiler dans une véritable boîte aux lettres qui commande deux puits de 35 mètres arrivant dans la même salle. La descente n'est pas difficile mais la glissière débite des cailloux; elle est d'ailleurs aidée en cela par les gars qui assurent ou qui attendent leur tour et on se dépêche une fois sur l'échelle de partir vers la droite en suivant un palier qui coupe la descente. Les sacs, eux, descendent à la verticale par le puits de gauche et le gros "boulot" consiste à aller les décrocher de la corde, car là, ça mitraille.

Pour parcourir ce formidable réseau, et atteindre la Salle du Bivouac, le parcours n'est pas difficile, mais il est diablement tourmenté, et mon équipe, composée de 8 membres (de Bretizel, Cannonge, Couderc, Melle Derouet, Deudon, Dresco, Pelon, Roger), est surchargée de sacs de matériel et fait la chaîne un peu partout. Le treuil, avec le tambour et son câble, pèse dans les 80 kilos, et est accaparé par "La Grenade" "qui s'en charge"....

Le camp est monté dans la Salle du Bivouac; c'est un camp de bivouac et son équipement est vite fait : un tapis de sol, un matelas pneumatique et le duvet par dessus, et voilà un gars logé.

Nous coucherons là 2 jours, et ce qui me tourmente, c'est le temps à prévoir pour effectuer la remontée; car je dois quand même bien rester là le plus longtemps possible, mais il y a au bout de cette aventure, et comme toutes les autres fois, un rendez-vous, fixé à l'avance, avec Martin et son mulet au col de Pèneblanque, un train à prendre, et en bout de chaîne, le bureau ou l'usine. Le temps de remontée, avec un matériel considérable, des hommes fatigués et, il faut bien le dire, avec un enthousiasme plus que refroidi, a été évalué à 16 heures (parcours Salle du Bivouac - Porche d'entrée); l'équipe remonta avec armes et bagages et ne mit que 11 heures à se retrouver réunie sous le porche d'entrée pour y passer la nuit.

De la Salle du Bivouac, dont la profondeur est évaluée à -200 mètres (à partir du niveau 0 de l'entrée), on rayonne facilement dans les différentes directions, mais la complexité de l'ensemble est telle qu'il est difficile parfois de se retrouver. Il y a là un bon nombre de puits, de réseaux, de parcours dont le départ, plus ou moins prometteur, n'en décèle pas l'importance.

Mes gars donnent des noms aux différentes parties, et ceci nous permet de discuter et d'en sortir une "petite géographie de Pèneblanque".... Et les noms se succèdent : "Le Grand Chaos", "la Salle du Dromadaire", "le Désert", "la Salle de l'Hippocampe", etc. Le développement est très grand; nous équipons le Puits de Pâques dont les dimensions sont impressionnantes (section environ 12 x 7 m), sa profondeur est de 80 mètres et un palier coupe le puits à -30 mètres. Ce puits se prolonge par le haut, le plafond est indiscernable et la paroi qui monte est parfaitement lisse et verticale.

Décidément, nous avons là un gouffre fossile qui ne démerite pas en face du gouffre de la Henne Morte; la complexité du réseau est bien plus grande, les facies internes sont beaucoup plus variés. L'idéal, et je pense bien que c'est le rêve de Casteret, serait d'avoir une liaison continue, un chapelet de réseaux plus ou moins actifs et de pouvoir partir de Coumonère (la Coumo Ouarnède de Casteret, c'est plus local, plus joli, mais Coumonère est le

terme géographique publié dans maints travaux), d'un de ces grands puits que nous connaissons, que nous n'avons pas descendu, mais que Casteret a baptisé (et dont l'un déboucherait dans une galerie conduisant au-dessus du lac de la salle -250 mètres de la Henne Morte) pour aboutir au Goueil-di-Her.

Cette Coumonère qui a été parcourue et que nous et les autres connaissions mal, était une admirable forêt vierge; depuis l'époque où cela était - seulement quelques années - on exploite les bois de Coumonère et je n'ai pas encore pu, de visu, aller me rendre compte des dégâts causés....

La descente du Gouffre de la Henne Morte a un parcours sans équivoque; sa morphologie interne est simple, on ne peut pas s'y tromper, et on va d'une verticale à l'autre. Mais ceci est vrai pour le parcours que nous connaissons, et qui a été fait de nombreuses fois par les participants des expéditions successives. Lors de la grande "finale" de 1947 à la Henne Morte, nous étions seize à la cote -250; nous y campions, et la "grande" presse a suffisamment parlé de nous pour que le "grand" public en sache à ce jour beaucoup plus que nous.... (Gaché, avant l'expédition, avait pris un abonnement à l'Argus, et le volume, qui, je crois, a été maintenant relié, est un chef-d'oeuvre de bêtises. Mais cela n'est pas sérieux et je poursuis). Lorsque nos quatre jours pleins et le cinquième largement entamé furent écoulés à cette profondeur, lorsque Trombe donna l'ordre de remontée, lorsque tout le matériel à emporter fut bien aligné - car il y a toujours des malins qui "oublie" des sacs - Marcel Ichac avait encore des feux de bengale rouges, et c'est à ce moment qu'il les alluma afin que nous puissions nous rendre compte de ce qu'était et avait été "notre ciel" pendant cinq jours et cinq nuits !

C'est à ce moment que nous fûmes tous ébahis lorsque nous vîmes cette grande galerie, qui débouche au-dessus du lac, et son exploration était dans nos projets : nous devions hisser un mât par le lac, y mettre une échelle et prendre pied dans la galerie. Nous n'avons pas réalisé ce projet, ni même commencé à en établir le matériel. Si la liaison des puits de Coumonère a été faite par cette galerie jusqu'à la cote -250 m de la Henne Morte, cela est magnifique et demanderait à être publié, car tous les spéléologues

actuels et leurs fils seront depuis longtemps enterrés et oubliés (non, pas tous) que les équipes de découvreurs passeront encore, dans Coumonère et la Forêt d'Arbas, et dans les trous qui s'y trouvent, par les mêmes enthousiasmes que nous et nos aînés.

Mais revenons à Pèneblanque, le Puits de Pâques est équipé; la partie supérieure du puits étant formée de matériaux instables et des expériences passées de chutes de pierres sur la tête nous ayant appris la prudence, nous tendons une corde par le travers du puits; nous y passons un mousqueton d'assurance, de sorte qu'en cas de chûtes de pierres, l'équipier qui descend a ordre de tout lâcher et de se trouver ainsi ramené, par la corde d'assurance, dans l'axe du puits. On place les échelles, on amarre le treuil et 3 camarades descendent.

Le fond du puits est atteint, le gouffre continue, un puits nouveau est sondé, mais le temps passe; il est trop tard pour amener en bas le matériel et les hommes qu'il faut pour continuer; la remontée s'effectue sans encombres. Tout est ramené dans la Salle du Bivouac; la dernière nuit sous terre s'écoule; et dans la matinée la remontée démarre.

Sans incident, ni accident, nous nous retrouvons au porche d'entrée; le laminoir (ramping) de la galerie d'entrée a été très pénible; mais la technique a été mise au point : afin de ne pas faire plusieurs fois le parcours, chacun pousse un ou deux sacs devant soi, plus un sac attaché à un pied; ainsi à quatre pattes et parfois à plat ventre, on "s'envoie" les 110 mètres de voûte basse.... Et je souris doucement en pensant à l'équipe Martel, franchissant ce passage, avec des hommes dont le gabarit ne permettait pas de s'introduire dans la faille du point bas de -60 m !....

Le lendemain, c'est la remontée au col, le parcours horizontal vers le col, puis la crête, puis l'arrivée au col; nous y trouvons Martin et son mulet, toujours exacts aux rendez-vous. Martin fera deux voyages. Je débouche une gourde d'un litre de vin que j'ai gardé précieusement en réserve pendant toute l'expédition, ainsi que quelques oranges et des fruits secs. Deudon

jubile, m'embrasse et m'envoie une tape d'amitié sur l'épaule qui m'assoit par terre....

Le reste est déjà du domaine de la vie courante; le déjeuner à Arbas nous permet de nous "réhydrater"; nous sommes très deshydratés, les mains sont sèches et les gosiers aussi, et ceci est un phénomène que nous avons tous constaté, surtout après plusieurs jours de séjour dans les grottes humides, et comme Pèneblanque est sec ou presque, faites le calcul.

Cette cinquième expédition a clos mon rôle de chef d'expédition dans la Grotte de Pèneblanque. Le Spéléo Club de Paris envisage pour les vacances un camp près du col, un bivouac à la salle -200 et une prospection méthodique avec descente des puits de la zone inférieure du 2ème réseau. De nombreux spéléologues seront présents; l'ère des reconnaissances éclair est révolue, il faut maintenant pour poursuivre un déploiement de forces et de matériel dont je ne puis, ni ne désire assurer l'organisation.

6ème et 7ème Expéditions S.C.P. (1956).

Ces expéditions ont eu lieu à Pâques et au mois d'Août 1956; des résultats importants ont été réalisés; topographie et photographies ont été rapportées, et des collègues se sont mis au travail pour en publier les résultats : la toponymie, par B. Cannonge, l'exploration et la description des réseaux par M. Couderc et P. Jacquillat, sont en cours de rédaction; ces travaux seront publiés et les plan et coupe de la grotte, mis au net par M. Couderc les illustreront.

RESULTATS SCIENTIFIQUES.

Pour notre compte, nous avons capturé des animaux cavernicoles et fait de nombreuses observations. Melle Derouet y a effectué des prises d'air pour analyse et des prises de température. Nous avons publié ensemble une note sur la faune et les climats de la Grotte de Pèneblanque. Des mesures prises après publication complètent nos observations et seront publiées. Un Opilionide cavernicole, Arbasus coecus Simon capturé par Jeannel le 27 juillet 1908, a été longtemps le seul exemplaire connu d'une espèce troglobie très remarquable; nous avons eu la chance d'en capturer un deuxième exemplaire lors d'une

visite à la Grotte de Ruiseç. Profondément modifiés, mamelon oculaire absent, yeux absents, démarche extrêmement lente (je l'ai observée sur l'exemplaire de la Grotte de Ruiseç) ces opilions forment une espèce unique dans un genre dont le nom a été tiré du nom de la commune d'Arbas : *Arbasus*.

Un autre exemplaire intéressant, mais ne paraissant pas adulte, a été capturé à la Grotte de Gourgue; cet individu n'a pas encore été étudié, il semble très différent de l'*Arbasus coecus*, mais j'aurais désiré en capturer d'autres individus avant de le disséquer. Toutes ces grottes font partie du massif d'Arbas.

CONCLUSION.

Nos expéditions ont toujours été faites en liaison avec le Laboratoire souterrain de Moulis; son Directeur, le Professeur Vandel, nous a aidé en nous offrant des possibilités de transport, ainsi que du matériel qui arrivait à Arbas venant de Moulis au lieu de venir de Paris. Afin de préserver la grande cascade de calcite du 1er réseau, et les fleurs de calcite qui en forment un tapis à sa base, nous avons décidé de demander au Laboratoire Souterrain de fermer l'accès aux réseaux inférieurs. Cela fût fait; mais la grille a été forcée et j'ignore si actuellement cette partie de la grotte est protégée.

La grotte de Pèneblanque n'est pas terminée. Il y a encore des puits à descendre, des parois à examiner minutieusement, et surtout, oui, surtout, il reste à découvrir la rivière souterraine. Quelques mots dans la rédaction de Couderc et Jacquillat (citée plus haut) incitent à quelque espoir : "... et un autre puits de 17 m. donnant sur un lac que nous n'avons pas parcouru faute de bateau"....

Les expéditions futures peuvent se baser sur le déroulement suivant des opérations; ce déroulement a été le nôtre et il est éprouvé : 6 à 10 participants (à mon avis, 6 à 8 serait préférable)- arrivée le matin à Arbas, faire monter, en 2 ou 3 voyages, le plus de matériel possible au Col de Pèneblanque - ce matériel monte pendant que l'équipe déjeune (vers 10 heures)- en partant avant midi, l'équipe doit atteindre, dans la journée, la salle de bivouac, à -200- le lendemain et surlendemain matin, travail dans les puits ou réseaux

du fond; l'après-midi, remontée au porche (arrivée tard dans la nuit)- le lendemain remontée au col pour midi; descente sur Arbas, déjeuner et auto pour Boussens; de là, train pour Toulouse et Paris.

Cela fait 4 jours au total, et le travail au fond se trouve réduit à 1 jour $\frac{1}{2}$. Il faut donc une équipe rapide, légère et "qui en veut".

La Grotte de Pèneblanque appartient à la Commune d'Arbas qui l'a louée au Laboratoire souterrain de Moulis.

Elle constitue un domaine d'études important, mais privé. Le premier réseau est facile et on descend au fond actuellement connu avec des moyens limités; le deuxième réseau est difficile et dangereux; il y faut du matériel et des spéléologues entraînés.

Je me fais un plaisir de souhaiter aux spéléologues du S.C.P. et à ceux qui en auront l'autorisation, de s'enfoncer dans Pèneblanque toujours plus bas, d'aller toujours plus loin, et d'en ressortir un jour par le bas.

Vous me le direz, n'est-ce pas ?

LES EXPEDITIONS A LA GROTTTE DE PENEBLANQUE

par M. COUDERC et P. JACQUILLAT.

Située dans le massif du gouffre de la Henne-Morte, la grotte de Pèneblanque s'ouvre dans le plateau calcaire de la forêt d'Arbas, limité au N.O. par le signal de la Husse et au N.E. par le plan de Gaules qui se rattache au Sud au puissant ensemble jurassique et crétacé du Col de Portet d'Aspet.

La route permet d'accéder facilement à Labaderque, petit village situé à environ deux heures de marche de l'entrée de la grotte qui s'ouvre à 925 mètres d'altitude, dans la paroi du Rocher de Pèneblanque (X = 480,80; Y = 76,58. Carte I.G.N. 1/20.000 Aspet n°2).

Connue depuis fort longtemps quant à sa partie supérieure, elle fut explorée et décrite par Martel en 1908 dans une étude sur les grottes de la région d'Arbas. Cette étude ainsi que les renseignements communiqués par le Professeur Jeannel, N. Casteret, F. Trombe et B. Gèze, confirmèrent que la grotte de Pèneblanque n'était pas terminée.

Le rapport de Martel se termine par quelques lignes sur la source de Bernatas et le Goueil-di-Her, indiquant : "qu'il se pourrait, qu'alimentés par les infiltrations de Pèneblanque, ils fussent les débouchés de la grotte dont la partie basse gît encore 350 mètres plus haut".

Le Goueil-di-Her est terminé par un petit lac dont le niveau, rarement stable, monte et descend au rythme d'on ne sait quelle cause. Parfois l'eau se met à monter de façon continue, gagne la galerie, atteint le puits voisin de l'entrée et le Goueil se met à couler en conduite forcée. L'Arbas grossit, inonde. Puis l'eau cesse de couler et la grotte se vide rapidement, jusqu'à son lac terminal qui reprend son aspect classique, au fond de la

galerie descendante qui constitue le fond de la grotte.

En 1943, par des conditions exceptionnelles, Nègre et le Docteur Henrot, à la recherche de cavernicoles, franchirent à pied sec le siphon terminal du Goueil. Passant sous la voute basse, ils gagnèrent une salle derrière le lac où un talus remonte jusqu'à la rivière souterraine qui se perd en aval dans des fissures impénétrables; vers l'amont, après un parcours de 100 à 300 m. (non précisé du fait que Henrot et Nègre ne s'aperçurent qu'après leur retour à Paris de leur reconnaissance au-delà de la partie connue) cette rivière coule entre deux murailles verticales et nécessite un bateau pour la parcourir.

L'entrée de la grotte de Pèneblanque, 440 m. plus haut, est une grande lucarne double qui s'ouvre à une dizaine de mètres de haut dans la paroi du Rocher, et on l'atteint par une courte escalade.

C'est sous la direction de E. Dresco, attaché au Muséum de Paris que le Spéléo-Club de Paris a repris les explorations.

1ère Expédition S.C.P. (1952).

Notre première visite date de Noël 1952.

De l'entrée de la grotte, en suivant le croquis de Martel, après un couloir horizontal de 300 m de longueur, avec une partie basse de 110 m où l'on ne peut se tenir debout, nous pénétrons dans une zone d'effondrement.

Nous reconnaissons les puits A, B, C de Martel qui se rejoignent dans une salle inférieure dont nous réservons l'exploration pour la fin. Nous poursuivons par le Puits du Clocher (puits D) et un autre puits plus à l'est, où un éboulis arrête la progression.

Après avoir parcouru la Galerie Regnault, nous explorons les cheminées de sa partie terminale. L'une

d'elles, qui revient sur cette galerie, nous permet après une traversée délicate, d'atteindre une petite galerie au bout de laquelle s'ouvre un puits de 45 m de profondeur qui se termine en une petite salle basse à -60 m.

Après avoir vu le puits C, nous visitons la salle qui sert de confluent aux trois puits A,B,C. Martel indique dans son croquis un "étroit infranchissable", sondé, d'une profondeur de 20 m. Ce puits est bien étroit, mais permet tout de même notre passage. Après quelques mètres, on débouche dans une salle dans laquelle on descend verticalement à -60 m. L'échelle est encore utile pour atteindre -78.

Plein sud, s'ouvre une galerie descendante de section uniforme, de cinq mètres de large et de quatre de haut. A vingt mètres et à l'ouest, une galerie remonte en pente raide avec au bas un très beau massif tout blanc : c'est la Fontaine-Blanche. Elle donne naissance à une rivière de calcite, ornant la galerie qui maintenant plonge en lacets avec une pente de quarante grades. Vers -110, sa pente s'adoucit en rencontrant des bancs d'argile brunâtre qui rétrécissent sa section. A certaines époques un ruisseau, d'un débit maximum que nous évaluons à 5 litres/seconde creuse son lit dans le dépôt d'argile et va se perdre dans un étroit pertuis presque totalement obstrué par l'argile. C'est là que s'arrêta notre première exploration.

2ème et 3ème Expéditions S.C.P. (1953).

A deux reprises en 1953, à Pâques et à Pentecôte, nous reprenons le chemin de Pèneblanque et l'étroiture est attaquée, désobstruée et passée. Au-delà, la galerie, tout de suite élargie, remonte sur quelques mètres jusqu'à -110 et prend un faciès différent. Nous avons quitté la conduite forcée pour une très haute diacalse avec de gros éboulis au sol. Rapidement elle plonge à 45° et nous descendons sur des blocs instables à -125 où la pente s'adoucit, et jusqu'à -145 nous circulons dans des galeries finissant par des remontées dangereuses au travers de gros blocs

éboulés. A la cote -130 nous trouvons une galerie basse qui, après une vingtaine de mètres, se termine en lucarne sur un vide immense. Nous sentons que nous arrivons enfin dans le "soutirage colossal" dont parle Martel et qu'il avait pressenti sans pouvoir l'atteindre.

Nous prenons pied après 10 m d'échelle au sommet de l'éboulis qui occupe la salle sur 70 m de long, 20 à 30 m de large et 30 m de hauteur. Suivant la pente, de bloc en bloc, nous arrivons à la cote -180. Là, nous trouvons un sol plat, argileux avec des traces de ruissellement et deux points bas impénétrables. Devant nous, un portail nous invite pendant qu'à notre droite une véritable gueule de requin marque l'entrée d'un étonnant lapiaz souterrain.

Le portail donne accès à la Caverne d'Ali-Baba; c'est une galerie assez vaste, au sol d'argile et aux parois très décorées qui, après quelques dizaines de mètres de parcours nous livre la Salle du Cimier par une boîte aux lettres facile mais assez dissimulée. C'est le fond d'un grand aven tapissé de gours éclatants de blancheur et où vient mourir le Cimier, étincelante cascade stalagmitique dont la hauteur atteint 30 m.

Plusieurs tentatives de varappe utilisant toute la technique de l'escalade artificielle avec pitons, étriers, etc, ne nous ont pas permis de trouver le prolongement à son sommet, bien que nous nous soyons élevés très haut dans plusieurs directions.

Mais revenons à l'entrée "d'Ali-Baba" où la "Gueule de Requin" nous attend. Se dirigeant sensiblement E-NE la galerie, toujours de proportions importantes, prend l'aspect d'un lapiaz souterrain avec toutes ses lames coupantes et ses fissures profondes et étroites atteignant -200. Plus loin, nous passons sous un énorme bloc de près de 50 tonnes, qui tient miraculeusement sur une clef de voute d'argile. Au-delà, deux petits puits nous permettent d'accéder à un ruisselet coulant dans un méandre très étroit et finalement impraticable. Nous le retrouvons au fond d'un proche puits profond de 30 m, d'où il s'échappe par une

fissure impénétrable. Point bas à -235.

Il nous semble que nous ne pourrions pas aller plus bas dans ce réseau. Nous cherchons donc ce que les voûtes peuvent nous réserver. Au-dessus du puits d'accès aux méandres, nous nous élevons d'une trentaine de mètres jusqu'à une salle assez vaste, mais sans suite. A la verticale du puits de 30 m, une varappe nous permet d'accéder à une série de salles supérieures, puis à une galerie qui, par un circuit au-dessus des voûtes du réseau déjà exploré, va nous ramener dans la grande salle.

Celle-ci n'a pas dit son dernier mot. Vers -180 au sud, un dédale de petites salles, soit en lapiaz, soit au sol matelassé de sable, donne accès à une zone extrêmement découpée descendant rapidement. Sur une épaisseur de 67 mètres, nous allons trouver une véritable dentelle de pierre dans les ajours de laquelle nous nous insinuons. Le parcours est si compliqué que nous laissons des cordes pour retrouver l'itinéraire à la remontée. L'un d'entre nous certifie qu'il avait l'impression d'être "une fourmi cherchant son chemin dans une chicorée frisée"... (sic).

Au bout de 67 m de descente, c'est la fin en étroiture déchiquetée. Peut-être n'avons nous pas trouvé le bon passage. Seul un cheminement a été relevé dans cette zone aux contours complexes, mais nous pensons cependant avoir suivi le collecteur vers lequel l'ensemble peut converger. Le point le plus profond atteint la cote -260.

Tout le réseau décrit ici sommairement, constitue le "réseau 1953". L'année 1953 a permis de porter la profondeur de Pèneblanque de -60 à -260 m et le développement de 900 à près de 2000 m.

4ème et 5ème Expéditions S.C.P. (1955)

C'est seulement à Pâques 1955 que la grotte reçut à nouveau une équipe chargée de différentes études et accessoirement de continuer l'exploration.

Nous commençons par une vérification méthodique des puits et fissures situés dans la zone -125 à -145 m.

Après plusieurs remontées sans succès dans des diaclases remplies d'éboulis coincés, nous descendons un puits qui donne 6 m plus bas dans une haute diaclase direction sud, où on circule facilement qui nous amène dans une galerie concrétionnée. Au bout de 50 m, la galerie se divise en deux. La branche remontante, à demi barrée par un puits de 20 m, rejoindra bientôt la branche descendante. Dans celle-ci la progression devient pénible et après une étroiture elle semble se terminer devant une fissure impraticable.

Nous opérons une désobstruction sommaire et constatons que le passage sera possible. La descente est difficile durant les sept premiers mètres. Nous débouchons au plafond d'une vaste diaclase, la même que celle dans laquelle nous avons cheminé plus haut, et à 10 mètres du départ un relais nous permet de prendre pied. Il divise en deux parties le puits. Nous commençons par descendre le puits NE; dix mètres plus bas, nous quittons l'échelle pour passer à flanc de la diaclase et atteindre son point bas par une facile varappe. Le fond (-180) est à 32 mètres de l'étroiture de départ. La diaclase est fort importante : 4 à 6m, de large et plus de 20 m de haut. Elle part vers le NE avec ces dimensions pendant 50 mètres.

Au-delà, nous avançons dans un tunnel rectiligne de six mètres de diamètre aux parois corrodées. Au bout de 120 m, cette branche de la grotte se termine au SW par un abaissement de la voûte, et au Nord par une cheminée qui devient rapidement impénétrable. Nous sommes ici très près du réseau 53.

Revenons au relais. Le puits SW conduit 18 m plus bas sur un fond lapiazé encombré de blocs au travers duquel on peut encore s'insinuer de quelques mètres. Toujours au SW, par une remontée à 45° nous arrivons au seuil d'un grand tunnel qui s'enfonce tout droit. Sur notre gauche, un petit puits,

un groupe stalagmitique, enfin de l'eau qui se perd dans une galerie, deux autres petits puits bouchés, un affluent Nord avec de grands avens montants. Le tunnel s'infléchit vers le sud, toujours important et concrétionné, tourne au SW et semble être bloqué par un éboulis; vers le NW, une diaclase très haute et étroite nous donne accès par une fenêtre latérale au fond d'un aven dont le haut reste indiscernable (60-70 m, peut-être davantage). Parallèlement à celle d'accès, une deuxième diaclase avec passages en étroiture nous ramène dans la galerie principale au-delà de l'éboulis. A noter quelques petites fleurs de gypse dans cette zone.

Une descente rapide de cinq mètres nous ramène dans la galerie dont la section a diminué quelque peu (5 x 5). Trente mètres de parcours et un point d'eau marque l'entrée dans une salle encombrée d'éboulis à 45° que nous traversons horizontalement à mi-hauteur, jusqu'à une double lucarne par où l'on accède à une zone absolument plate au centre d'une grande salle sèche, lieu idéal pour le bivouac. A droite, une grande croupe stalagmitique remonte et donne accès à une salle supérieure très haute. Au sud de celle-ci s'ouvre une grande diaclase (largeur 6 à 10 m, hauteur 40 m), coupée par un à pic que nous estimons à 20 m. C'est le Puits du Bivouac qui nous donnera en 1956 accès au Réseau du Blaireau (développement 200 m env.)

Revenons au bivouac. La salle, très vaste, se poursuit sur une soixantaine de mètres, parmi les gros éboulis. A droite et à gauche du cheminement de nombreux passages sont possibles. L'éboulis plonge à 40° vers l'est. Nous descendons parmi les blocs plu ou moins stables et tout à coup un vide énorme s'offre à nous. Une remontée de quinze mètres et nous sommes au centre d'une salle fantastique. A notre gauche, au NE, un vaste plateau, le Désert, avec quelques groupes stalagmitiques épars dont un, le Dromadaire, va donner son nom à la salle; A notre droite, un énorme puits de 30 m. de diamètre aux lèvres croulantes semble avoir 20 à 30 mètres de profondeur. Vers le SW, la salle se poursuit avec ses dimensions importantes. Nous descendons 25 m et arrivons dans

une partie qui s'aplanit et un paisible méandre au sol parfaitement plat, haut de 25 m et large de 2 à 4 m s'ouvre. Ce méandre très tortueux, comme il se doit, se poursuit sur environ 200 m après avoir été coupé à mi-longueur par le Puits des Méandres, de 20 m de profondeur. Il se termine par un petit à pic de six mètres donnant accès, après une zone argileuse et étroite, à une vaste salle basse de plafond et remontant à 30°, la Salle du Brouillard (hauteur 2 à 10 m, longueur 60 m, largeur 20 à 30 m). Elle se termine par un vaste puits d'où semble monter un brouillard et dont nous estimons la profondeur à 40 m. Nous laissons ce puits bien alléchant et revenons à la Salle du Dromadaire dont nous n'avons encore vu qu'une partie.

Du haut de l'éboulis qui domine notre point d'arrivée, vers le NE, s'étend le Désert, après lequel peu à peu les dimensions s'amenuisent, et nous arrivons au bout de cet immense vide qui mesure 170 m de long, 60 m de large et certainement près de 60 m de haut au droit de l'effondrement.

Sur notre gauche, au NW, une grande galerie remonte à 45°. Nous la suivons sur quelques vingt mètres et, tout à coup, elle coupe par son milieu un grand puits. Le haut reste indiscernable. Quelques cailloux jetés nous permettent d'évaluer la profondeur à 80m. Nous la laissons pour le moment et explorons la galerie qui tourne brusquement à l'est. Elle débute par une partie corrodée avec éboulis, puis très vite se stabilise et devient très concrétionnée. Après quelques passages très décorés et la descente d'un puits de 10 m possédant au fond un petit lac, le plancher remonte par paliers et cette Galerie de l'Hippocampe (ainsi baptisée à cause d'une excentrique caractéristique), se termine par une série de petites salles en cloche au sol argileux. Pendant ce temps, le puits a été équipé. Sa section importante (12 m x 7 m) permet de descendre sans difficultés jusqu'à -30 où on trouve un palier. Le puits se divise momentanément en deux parties, et cinquante mètres plus bas nous prenons pied sur une vaste plateforme. Nouveau puits de 10 m suivi d'une étroiture difficile, encore une petite verticale et nous nous arrêtons devant un autre puits, faute de temps et de matériel.

Pendant cette descente, deux hommes

restés au palier de - 30 remarquent que le puits, à ce niveau, coupe une grande galerie. Par une difficile traversée en escalade au-dessus de 50 m de vide ils accèdent à un des débouchés de cette galerie. Dans celle-ci une rapide reconnaissance permet de remonter environ 300 m d'un important méandre, coupé par trois puits. Il se termine par une série de passages étroits entre blocs donnant dans une salle immense. Il faudra une recherche assez longue pour réaliser qu'il s'agit de la Salle du Dromadaire.

En 1955, Pèneblanque a donc livré un nouveau réseau qui a permis d'arriver à une profondeur de 305 m et de porter le développement total à près de 3500 m. De multiples galeries restent à explorer et onze puits repérés demeurent l'inconnu. Le point terminal ne se trouve plus qu'à 120m au-dessus de la résurgence du Goueil-di-Her et à moins de 1000 m de distance.

6ème Expédition S.C.P. (1956).

L'année 1956 permet tous les espoirs. Une équipe légère de reconnaissance repart à Pâques 1956 et explore minutieusement toute la Galerie des Méandres; un puits de 16 m, à 150 m de la Salle du Dromadaire est exploré, terminé par un méandre infranchissable, ainsi qu'un puits de 10 m à la fin de cette galerie NW-SE. C'est ensuite l'exploration de la Salle du Brouillard et la descente du puits, malheureusement obstrué à 42 m. Une zone d'effondrement termine la salle vers l'est et un passage n'a pu être trouvé entre les blocs. Une escalade dans les méandres permet d'accéder à une importante galerie haute qui, après quelques dizaines de mètres, donne dans une série de puits. Les deux premiers, de 8 et 9 m, séparés par une étroiture, sont faciles à descendre, mais arrosés par des arrivées d'eau supérieures. Ces ruisselets se rejoignent pour se jeter dans le 3ème puits très étroit, sondé à 25 m, qui reste encore à explorer.

Du fait même de l'étendue de ce réseau de Pèneblanque et de l'importance des différents travaux entrepris, une expédition plus conséquente fut préparée, comportant

l'organisation d'un camp souterrain de longue durée à -200 m.

7ème Expédition S.C.P. (1956).

Au début du mois d'Août, topographie et photographie des deux réseaux furent entreprises systématiquement, pendant qu'une équipe explorait le réseau Hunk découvert dans la partie haute du porche de la grotte et qui, après une étroite galerie de 50 m et un puits obstrué de 25 m, se termine par une fissure infranchissable. Désobstruant deux chatières au fond de la Galerie de l'Hippocampe, une autre équipe découvre la "diacalse concrétionnée" et repère l'ouverture d'un puits de 75 m qui est reconnu sans espoir de prolongement et d'un autre puits de 17 m donnant sur un lac que nous n'avons pas parcouru faute de bateau. Un petit réseau labyrinthiforme, tapissé de sable où l'on remarque la présence de nombreuses fleurs de gypse, unissant la Salle du Bivouac à la Salle du Dromadaire, est découvert. Au bas du Puits du Bivouac, exploration et relevé du Réseau du Blaireau. Ce réseau comporte le lit très régulier d'un cours d'eau asséché. Vers l'amont, une salle très basse comporte en son centre un entonnoir d'absorption de 3 m de diamètre environ qui laisse supposer une fuite vers le réseau inférieur inconnu; vers l'aval, ce lit se termine dans une zone disloquée.

On attaque ensuite le réseau du Puits de Pâques abandonné à - 305. Après un petit puits de 8 m et un méandre bourbeux, un puits de 42 m donne accès à un fond terreux et plat. Un faible courant d'air s'insinue dans un boyau que nous désobstruons sur 6 m de longueur sans succès.

Parallèlement au camp souterrain, le Dr. Dufour, parvenait le 15 Août à franchir le siphon du Goueil-di-Her, long de 20 m. Limité par le temps qu'il s'était fixé dans sa progression, il explora sur plus de 400 m vers l'amont une large galerie qui continue sans difficultés. A la même heure, un fumigène était allumé au Puits de Pâques et, sans être affirmatif sur la liaison effectuée, plusieurs personnes remarquèrent une vapeur s'échappant des interstices entre les blocs à l'entrée du Goueil-di-Her, et au niveau du siphon une certaine opacité de l'atmosphère.

En 1956, nous avons donc porté la profondeur à 360 m le développement à près de 4500 m et forcé le siphon de la résurgence.

8ème Expédition S.C.P. (1957).

A Pâques 1957, le Dr. Dufour organisa une expédition de reconnaissance en vue d'aménager la partie amont du siphon et d'étudier les possibilités d'un vidage éventuel par pompage. L'expédition fût arrêtée par l'accident qui coûta la vie à notre malheureux ami.

Quelles que soient les inconnues qui subsistent, le réseau de Pèneblanque demeure un très intéressant champ d'exploration et de découverte.

L'ensemble de ces explorations n'a pû être mené à bien par le Spéléo-Club de Paris que grâce à l'aide inappréciable que nous a fourni le Laboratoire Souterrain de Moulis, et nous tenons à en remercier très vivement M. le Professeur Vandel et ses collaborateurs.

De nombreuses études sur la grotte sont actuellement en cours sous l'égide du Laboratoire souterrain, dont dépend maintenant totalement la grotte de Pèneblanque.

L'EXPEDITION PENEBLANQUE 1956.

par Bernard CANNONGE.

Mercredi 1er Août.

- 9 h.30 - Arrivée Cannonge et sa femme à Salies du Salat.
11 h. - Arrivée Gaché et Jacquillat à Arbas.
Jacquillat va chercher Cannonge à Salies du Salat vers 13 h.
14 h. - Arrivée de Vila en moto.
14 h.30 - Départ pour Labaderque avec tout le matériel. Le temps étant couvert et brumeux, le mulet n'arrive qu'à 20 h. et son conducteur nous informe qu'il nous prendra demain vers 8 h. Camp à Labaderque.

Jeudi 2 Août. A 6 h. un cultivateur de Labaderque emmène sur un chariot un voyage de matériel jusqu'à Mariarouch, soit à mi chemin. A 8 h., Martin le muletier prend le reste du matériel. Casse-croute.
Vers 9 h, arrivée d'un jeune du C.A.F., Lazarini, venu en auto-école.
Départ vers 10 h de Labaderque.
Arrivée au camp de base de Couenque vers 12 h.15. Nous retrouvons Deudon, Mme Couderc et ses deux enfants, Jasse, Sterlingots, sa femme et ses deux enfants, Melle Halleguen et Andrieux, d'Arbas, engagé comme porteur. Arrivés quelques jours auparavant, ils ont installé le camp de base et monté la ligne téléphonique jusqu'au porche de Pénéblanque.

A 18 h., départ d'une équipe composée de : Deudon, Jasse, Sterlingots, Vila et Cannonge. (Exploration du Puits du Porche et du réseau "Honc" découvert à la Pentecôte 56.)

Puits du Porche = galerie de 6 m inclinée de 30°. Puits de 6 à 7 m qui se dédouble ensuite jusqu'à la profondeur de 20 m au total. Le fond est colmaté par une coulée de Mond-Milch.

Réseau "Honc" qui prend sous le porche de la grotte. Escalade dans une fissure de 8 m de haut pour atteindre la galerie sinueuse donnant accès dans une petite salle en rotonde avec un puits arrosé en son milieu.

Descente du puits par Sterlingots. Profondeur : 30 m, terminé par deux fissures impénétrables.

Au delà de la salle en rotonde, galerie remontante recouverte par une épaisse coulée de Mond-Milch ruisselante. Elevation sur une quinzaine de mètres. (Observations température et faune).

Retour au camp de base vers 20 h 30.

Vendredi 3 Août.

A 11 h 30. Départ d'une équipe pour la grotte. Sterlingots, Jasse, Lazarini, Cannonge.

Installation de la ligne téléphonique depuis le porche jusqu'au carrefour des réseaux 54 et 55, c'est à dire jusqu'à -130 m.

Equiperment du Puits du Bivouac 53 de -60 m et installation d'une cordelle va et vient pour descendre les colis du Bivouac au bas du Toboggan. (Lazarini nous attend sur la plateforme du Bivouac, n'ayant aucune connaissance de la spéléo.)

Les points d'eau sont à sec, seule subsiste une mare d'eau boueuse avant d'arriver à la Glissière. (Observations température et faune).

Retour au camp de base à 22 h 15.

Arrivée de Gravagne de Montpellier.

Samedi 4 Août.

Départ équipe à 11 h 15 : Gaché, Deudon, Sterlingots, Vila, Gravagne, Jacquillat, Andrieux, Cannonge, Jasse.

Visite du réseau 54 et topographie du réseau Ali-Baba et salle du Cimier.

Arrivée à la salle du Bivouac 53 à 13 h 10. Visite de la salle du Bloc coince, des réseaux Ali-Baba, Salle du Cimier et du Lapiaz.

A 18 h 30, Gaché, Deudon, Jacquillat, Andrieux, nous quittent

et remontent en surface.

Topographie depuis le cairn de -180 à la salle du Cimier.

Retour au camp à 2 h du matin.

Arrivée au camp de Duchenet (Paris), Tibal (St-Girons),
Bouillon (Moullis) et Croce - Spinelli (Paris).

Dimanche 5 Août.

À 15 h 40, départ d'une équipe pour le réseau Martel. (Visite consacrée à la chasse et à l'étude des chauves-souris).

Bouillon, Tibal, Lazarini, Cannonge.

Lazarini nous attend au sommet du Puits du Clocher avec Tibal.

Chasse au puits du Clocher, laminoir Martel, galerie Regnault.

À signaler quelques points d'eau dans cette dernière.

Tibal devant rentrer à St-Girons le soir, quitte la grotte vers 17 h 30 avec Bouillon. Retour de Lazarini et Cannonge vers 20 h 30 au camp.

Arrivée de Richette de Millau et de Pierre Guy.

Lundi 6 Août.

Départ à 16 h équipe : Sterlingots, Vila, Jasse, Duchenet, Bouillon, Richette, Gravagne, Jacquillat, Cannonge.

Continuation de la ligne téléphonique de -130 à -200 salle du Bivouac et descente d'une partie du matériel et du ravitaillement. (matériel emporté : 60 m fil téléphonique en bobines, conserves, 5 réchauds butane, cordes et échelles).

Départ du porche à 17 h 20. Tous les points d'eau fonctionnent, et plus particulièrement à -60 (Bivouac 53), à la chatière de -110 qui ruisselle.

Arrivée au cairn de -130 à 19 h 20.

Vains appels au téléphone. Enfin la surface répond, la ligne était en dérangement.

Descente du matériel au Puits de 35 m, durée 1 h 30; à signaler sur la gauche une forte cascade. (Observations température et faune).

Mardi 7 Août.

Arrivée à la salle du Bivouac de -200 à 2 h 15. L'eau cascade abondamment du Puits de 35 m. Visite de la salle du Dromadaire.

Départ du Bivouac - 200 à 4 h 30.

La Chatière de - 110 est envahie par l'eau et s'amorcerait rapidement. Le Toboggan ruisselle d'eau. Toutes les sources crachent. Une partie du laminoir d'entrée est envahie par l'eau.

Arrivée au porche à 8 h 30.

Retour au camp à 9 h 15.

Vers 10 h une équipe monte à l'Aven de Pount Erbaou situé à 10 minutes du camp de base. Le premier puits de 40 m est équipé au treuil et descendu par Croce - Spinelli; en surface, Gravagne, Richette, Jasse, Duchenet, Jacquillat.

Arrivée au camp du Professeur Vandel, qui se rend à l'Aven de Pount Erbaou avec Bouillon pour chasser.

A 15 h, départ pour la grotte du Professeur Vandel avec Bouillon; descente jusqu'à -60 pour prendre les mesures des deux grilles à poser dans les étroitures. Lazarini les accompagne.

Arrivée au camp de l'équipe Dufour, Couderc et Breton.

Mercredi 8 Août.

Une équipe quitte le camp à 10 h 30 : Duchenet, Bouillon, Lazarini et Cannonge, et va visiter une grotte proche du camp (100 m) et découvre la veille. Développement d'une trentaine de mètres avec une salle en rotonde au bas d'un apic de 4 à 5 m. De nombreuses amorces de galeries partent de cette rotonde, mais sont impénétrables. Courant d'air assez fort. Chasse cavernicole. Retour au camp à 12 h 15.

A 13 h 55 départ équipe pour la grotte : Dufour, Conduché, deux photographes, 2 autres et Cannonge. Prospection dans le réseau 54 et prise de photos.

Arrivée au porche à 14 h 30. Départ du porche pour le fond à 16 h.

Prise de photos dans la grande salle d'effondrement, réseau Ali-Baba, salle du Cimier, salle du Bloc coincé et Lapiaz. Tous les points d'eau fonctionnent dans ce réseau. Exploration du méandre par-

-tant de la salle du bloc coincé de -180 et descendant jusqu'à -235 et plus.

Seuls les deux photographes ne participent pas à cette exploration.

Arrivée sur un plan d'eau qui cascade violemment et où l'on ne rencontre aucune trace des explorations précédentes.

A la remontée, Cannonge manque une prise et tombe dans un siphon (eau à 7,3°). Exploration dans le lapiaz et les galeries supérieures vers le Bloc coincé. (Température et faune).

Remontée en surface vers 2 h 30, au porche à 4 h et au camp à 5 h 30.

Jeudi 9 Août.

Vers 8 h une équipe se rend à l'Aven de Pount Erbaou pour en continuer l'exploration : Gravagne, Sterlingots, Richette, Jasse, Crocé-Spinelli, Jacquillat.

A 16 h départ d'une équipe pour la grotte. Pelon, Gravagne, Jasse, Richette. Descente au Bivouac -200, avec matériel et aménagement du camp et équipement des grands puits.

Visite de la galerie de l'Hippocampe et découverte au fond de cette dernière d'une chatière à désobstruer où souffle un courant d'air.

Descente à Arbas de Sterlingots, Vila, Mme Couderc, Crocé-Spinelli et Jacquillat.

Vendredi 10 Août.

Remontée au camp de Couenque de Sterlingots dans la nuit.

Arrivée au camp de Dury et de sa femme.

A 11 h départ du camp de l'équipe Dufour, Conduché, photographes, Mmes Dufour et Conduché et Jean-Claude, pour la grotte. Arrivée de Vila (13 h).

A 13 h départ de Cannonge pour le fond, Lazarini l'accompagne jusqu'au porche pour porter les sacs. L'équipe Dufour quitte la grotte à ce moment.

A 13 h 45 Cannonge quitte le porche et retrouve là l'ère équipe au départ du réseau 53.

Passage par les galeries supérieures pour éviter le puits du Bivouac 53.

Arrivée à la chatière de - 110 à 15 h 15.

Arrivée au Puits de 35 m à 16 h 45.

Arrivée au bas de ce puits à 17 h 45.

Arrivée au Bivouac de - 200 à 18 h 50.

A 20 h départ du camp de base de Couderc et Breton.

Samedi 11 Août.

A 0 h15, Couderc et Breton arrivent au Bivouac de - 200.

Le 1er coup de téléphone de surface nous réveille à 10 h en nous annonçant le beau temps.

A 10 h 30, départ du camp pour le fond de l'équipe Sterlingots, Dury, Andrieux et Vila.

A 11 h 45, départ du Bivouac -200 de l'équipe Conduché, Pelon, Richette, Gravagne, Jean-Claude, Dufour, Jasse et Cannonge. Passage par la galerie du Gypse.

Pelon, Jasse, Richette, Cannonge retirent 30 m d'échelles des grands puits pour explorer les puits du réseau des méandres.

L'équipe Sterlingots, Dury, Andrieux et Vila arrivent au Bivouac de -200 à 16 h.

L'équipe Dufour, Conduché, Gravagne et Jean-Claude va au fond de la galerie de l'Hippocampe désobstruer la chatière où souffle un courant d'air.

L'équipe Pelon, etc.. descend le grand puits jusqu'au premier palier et retrouve Couderc et Breton venus par les Méandres côté salle du Dromadaire. Passage en tyrolienne au-dessus de 100 m de vide pour atteindre la galerie des Méandres, côté gauche non exploré. Magnifiques vasques d'eau. Parois assez concrétionnées, sol stalagmitique.

Equipement d'un premier puits arrosé, construction d'un barrage au-dessus de ce dernier pour arrêter les eaux qui proviennent d'une grande coulée. Couderc et Pelon descendent et sont arrêtés à - 28 m par une étroiture verticale impénétrable où seule l'eau passe. Parois du puits humides avec concrétions argileuses.

En repassant sur le premier palier du Grand Puits, nous entendons au-dessus de nous l'équipe Dufour qui rentre au Bivouac. Ils ont découvert, après la chatière, une salle très concrétionnée et un puits non descendu, sondé à 30 m.

Nous continuons le réseau des Méandres, côté droit. Pelon et Breton descendent un petit puits de 14 m qui se termine par une

diacalse impénétrable. Arrivons dans un réseau très fossile et sec au sol de sable.

Vers le puits de 14 m Jassé et Cannonge découvrent un nouveau réseau fossile avec un puits prometteur au départ en boîte aux lettres.

Plus loin, le sol redevient très humide avec recouvrement de glaise et de Mondmilch. On arrive au puits suivant avec en face une jolie cascade de Mondmilch dur et glissant avec ruissellement d'eau tombant dans le puits. Au-dessus de cette cascade, une galerie remontante, allant assez loin et se terminant en sifflet, reconnue par Breton.

Le puits est descendu par Pelon, profondeur : 45 m avec 20 m dans le vide. Au fond, un petit méandre de 6 à 8 m qui se rétrécit.

Sur le rebord du puits, de nombreux galets de quartz.

Couderc et Cannonge escaladent une grande coulée de calcite qui domine le puits sur l'autre côté, mais les prises manquent et il ne peuvent monter plus haut.

Départ à 18 h 35 pour le Bivouac.

20 m plus loin un point d'eau avec un joli gour. On arrive ensuite dans une galerie droite au sol recouvert d'un sable sec avec de nombreuses fleurs de gypse. Ensuite, une diacalse sèche, et de nouveau une galerie avec sable et effondrement. On arrive dans la salle du Dromadaire par une série d'escalades dans cet effondrement. Retour au Bivouac à 19 h 30.

A 19 h l'équipe Sterlingots, Dury, Andrieux et Vila part faire des photos dans la salle du Dromadaire, la galerie de l'Hippocampe et la galerie du gypse. Retour de cette équipe à 20 h30.

A 20 h 30 départ pour la galerie de l'Hippocampe de l'équipe Dufour, Conduché, Grayagne, Jean-Claude, les deux photographes et les deux femmes pour continuer l'exploration du puits découvert derrière la chatière.

Dimanche 12 Août.

A 0 h 30 retour au Bivouac de l'équipe Dufour, qui a descendu le puits sur 40 m avec palier, mais il se continue d'autant et, faute d'échelles, ils ont dû remonter.

A 10 h 40 départ du Bivouac de l'équipe Couderc, Pelon, Richette, Breton, Sterlingots, Jasse, Dury, Cannonge, pour exploration des grands puits.

Descente au premier palier : Couderc, Breton, Sterlingots, Pelon, Richette et Cannonge - Jasse, Dury et Vila restent au départ pour l'assurance.

Descente dans le puits suivant : Couderc, Breton, Sterlingots, Pelon, Cannonge.

Descente dans le troisième puits : Couderc, Breton, Sterlingots, Pelon et Cannonge.

Descente dans le méandre : Couderc, Breton, Sterlingots - Pelon et Cannonge attendent au palier, les manoeuvres étant difficiles; il est 13 h 25. Les parois du puits sont tapissées de Mondmilch dur et ruisselant.

Aux différents étages du méandre, de nombreuses mares. Largeur du méandre, 40 à 60 cm.

Pelon et Cannonge rejoignent les autres dans le méandre à 13 h 45.

Nous descendons le reste en opposition avec un puits de 10 m, pour arriver sur une plate-forme où nous cassons la croute.

Le sol est très boueux et l'on enfonce jusqu'aux mollets. Un point d'eau à 1,50 m en contrebas.

Equipement du puits suivant sondé à 40 m.

Descente de Couderc et Pelon qui arrivent devant une étroiture avec possibilité de désobstruction. Sterlingots arrive avec le marteau-piolet et essaye de faire un passage qui est franchi, mais on se trouve en présence d'une nouvelle chatière impénétrable et impossible à élargir.

Remontée de tout le monde sur la plateforme et casse-croute.

A 19 h 15 départ pour la remontée des grands puits.

Dans le méandre, Sterlingots descend un petit puits d'une dizaine de mètres avec au bas une chatière avec courant d'air, il essaye de s'y enfilet mais se coince.

Nous remontons tous jusqu'à la base du grand puits où nous attendent au sommet Richette et Jasse pour l'assurance.

Après remontée du grand puits nous retrouvons Dury, Vila et Gravagne qui nous annoncent la disparition de Lazarini depuis samedi après-midi. La gendarmerie est alertée.

Nous rentrons au Bivouac pendant que les autres déséquipent les puits et récupèrent le matériel. Arrivée au Bivouac à 22 h 30.

Dans la journée l'équipe Dufour est retournée au puits du nouveau réseau de l'Hippocampe et a été arrêtée à -75 m par une étroiture.

Vers 21 h arrivée au Bivouac de Bouillon, Tibal et d'un nommé "Fil de Fer".

A 23 h 30 départ de l'équipe Dufour pour reconnaître de nouvelles galeries dans le réseau du gypse d'où ils rentrent vers 2 h du matin après avoir descendu quelques puits sans intérêt.

Retour au camp de Couenque vers 21 h de Jacquillat, sa soeur et Mme Couderc.

Lundi 13 Août.

A 10 h réveil, coup de téléphone de surface annonçant le retour au camp de Lazarini complètement mort de faim et de froid.

A 11 h, Dury et Andrieux remontent en surface.

A 12 h, Mmes Dufour, Conduche, Jean-Claude, les deux photographes et "Fil de Fer" remontent en surface.

A la même heure Dufour, Conduche, et Bouillon vont explorer le réseau du Bivouac et le puits du même nom. Tibal reste au camp.

Couderc, Vila, Jasse, Gravagne, Richette, Sterlingots, Breton et Cannonge vont dans le réseau de l'Hippocampe. Exploration d'un puits situé dans une galerie à droite avant d'arriver au Puits de Pâques. Ce puits est plutôt un labyrinthe et retombe dans le réseau des Méandres.

Sterlingots et Cannonge prennent des photos dans le réseau de l'Hippocampe, pendant que les autres regagnent le Bivouac.

A 23 h, remontée en surface de Bouillon, Tibal, Dufour et Conduché car ils doivent aller visiter la grotte de Gourgue où se trouve le fameux siphon.

A 19 h, départ du camp de surface pour le fond de Deudon, et Mme Couderc qui arrivent vers 23 h au Bivouac, avec d'énormes sacs de matériel et ravitaillement. Sterlingots, Couderc, Breton et Gravagne étaient partis à leur rencontre au bas du puits de 35 m.

Mardi 14 Août.

Réveil à 9 h .

Vers 10 h départ vers la salle du Dromadaire par le réseau du Gypse de : Deudon, Sterlingots, Couderc, Jasse, Richette, Mme Couderc, Vila, Gravagne et Cannonge. Illumination de cette salle avec des feux de bengale. Vila, Deudon, Cannonge, Mme Couderc et Sterlingots se rendent dans le réseau nouvellement découvert au bout de la galerie de l'Hippocampe, à la recherche de cristaux dans la salle de la grande cascade de calcite où se trouvent de magnifiques gours. Les deux chaudières sont vite franchies mais la vire pourrie dominant les 75 m de puits est assez délicate à passer.

Retour au Bivouac vers 15 h.

Préparation des sacs de l'équipe qui doit remonter : Deudon, Sterlingots, Pelon, Cannonge. Départ du Bivouac vers 18 h 30.

Arrivée en surface vers 21 h 30.

Mercredi 15 Août.

Vers 9 h départ de Deudon pour Arbas où il doit retrouver l'équipe Dufour pour la plongée au Goueil-di-Her.

Vers 10 h 30, l'équipe restant au fond annonce sa remontée vers 14 h (départ du Bivouac) mais auparavant ils allumeront dans la salle du Dromadaire 5 bombes fumigènes, une fois le gros du matériel évacué vers le puits de 35 m.

A 14 h descente sur Arbas de Sterlingots, Pelon, Cannonge, qui ont rendez-vous à 17 h 30 avec Bouillon et Tibal pour aller visiter Moulis.

Arrivée à Arbas, personne, nous remontons vers le Goueil-di-Her et apercevons à 20 m de l'entrée de la grotte une légère fumée qui filtre à travers les roches de l'entrée.

Nous entrons dans la grotte mais n'étant pas équipés nous n'allons pas loin, car nous trouvons un à pic de 10 m équipé d'une échelle. Nous rebroussons chemin et rentrons à Arbas.

Vers 19 h arrive tout l'équipe avec Deudon en tête qui nous annonce que le siphon est franchi (longueur 8 m, puis 300 ou 400 m de galeries parcourues par Dufour). Nous mangeons tous chez Fontas.

Sterlingots et Cannonge filent sur Moulis et attendent toute l'équipe qui arrive vers 22 h 30. Nous voyons là une grande variété d'espèces cavernicoles.

Sortie de la grotte à 0 h 30.

Retour au camp à 2 h 30.

L'équipe qui restait au fond a fait surface vers 19 h 30.

Dans l'après-midi Andrieux et Lazarini sont allés au Pount Erbaou mais n'ont vu aucune trace de fumée et pas davantage au trou souffleur (Buhade de Gandil).

Jedi 16 Août.

Au cours de la journée, nombreux voyages de Martin pour descendre le matériel sur Labaderque.

Dislocation et départs échelonnés des équipes les 16 et 17 Août.

-o-o-o-o-o-o-o-o-

Extrait de notes
(Pèneblanque 1956)

Puisque E.Dresco, B.Cannonge, M.Couderc et P.Jacquillat ont montré les aspects chronologiques, topographiques, scientifiques des expéditions à Pèneblanque, émail- lées à l'occasion de rappels anecdotiques, je me permets d'y ajouter quelques souve- nirs qui sont resté particulièrement gravés dans ma mémoire .

Les membres des précédentes expéditions avaient noté la présence, en bordure du sentier, et peu en dessous du col de Pèneblanque, d'un vaste abri édifié par les bûcherons lorsqu'ils travaillaient autrefois dans ce secteur, abri relativement bien aménagé en raison des mauvaises conditions atmosphériques du Massif d'Arbas, bien connu comme étant le "pot-au-noir" de la région .

L'expédition 1956 avait choisi cette cabane comme camp de base et il avait été prévu qu'elle servirait de magasin à matériel, de salon-salle à manger, et de canton- nement pour ceux qui préféreraient ne pas camper .

Nous avons dû nous y installer par un temps pas trop détestable, car rien ne laissait préjuger de ce qui se passerait lorsqu'il pleuvrait. Les bats-flancs rusti- ques et branlants avaient été pris d'assaut par les premiers arrivants, charmés par l'originalité et la poésie du campement .

La première nuit fut inénarrable car, comme de bien entendu, il plut ... Bientôt les bivouaqueurs se réveillèrent l'un après l'autre, maudissant, dans le bruit des cataractes qui tombaient du ciel, la déveine qui lui avait fait choisir "la" place sous "la" gouttière. En réalité, chacun eut "sa" gouttière, et c'est sous des amoncellements d'imperméables, de surcoits, de bâches, que cette nuit agitée se termina .

A la suite des pétitions adressées au chef d'expédition, un important métrage de papier goudronné fut mis en place par deux couvreurs-spéléologues, à grand renfort de coups de marteau et .. d'encouragements ! Affirmer qu'il n'y eut pas d'incidents serait beaucoup dire, si l'on compte parmi ceux-ci les coups de marteau à côté, et le passage à travers le toit d'un aide-couvreur non spécialisé et, de toute façon , indésirable ...

La pose du papier goudronné ayant éliminé, avec les gouttières (paraît-il ..), tout espoir de spectacle divertissant pour les jours suivants, il ne me resterait plus qu'à vous emmener dans le domaine souterrain, si je n'avais auparavant à vous signaler :

- une méthode radicale-sic pour soigner les maux de rein, pratiquée suivant les indications ci-après :

- faire allonger le malade le ventre sur l'herbe ;
- se déchausser ;
- monter sur le dos du malade ;
- fouler vigoureusement aux pieds .

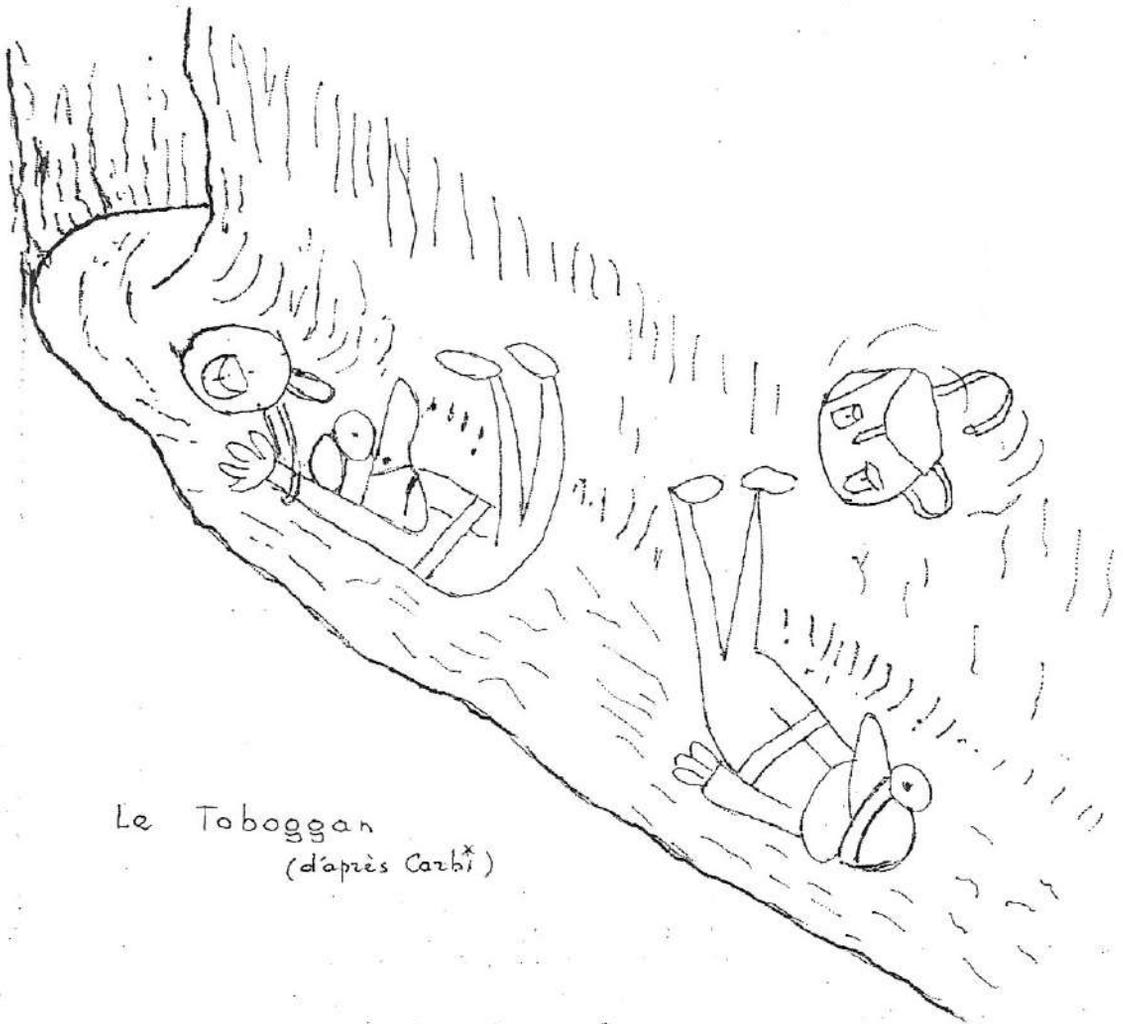
La démonstration à laquelle nous assistâmes aurait évidemment prêté à rire si le patient n'avait été notre ancien président -et néanmoins ami- Raymond G., qui souffrait d'un vrai tour de reins.(Opérations de "foulage" par Madame J.V...)

- l'excellente qualité et le grand choix des pétards de la région :

bombes pour avertir discrètement du retour d'un camarade, pétards pour annoncer le réveil, l'apéritif, la soupe, le coucher, petits pétards miniature pour pose discrète sous les sièges, et j'en passe ...

L'explosion la plus réussie, faut-il ajouter, fut celle d'un détonateur (un vrai) sur le sac à dos, prototype étanche assurait son propriétaire (ce qui ne put jamais être vérifié), d'un de nos camarades ; l'expérience réussit au point que, désormais, le sac ne servit plus que pour essorer la salade ...

Ces saines distractions, il faut le dire bien haut, ne tenaient que peu de place à côté des préparatifs de descente : acheminement du matériel et des vivres, très importants en poids et en volume à cause du camp souterrain, pose



Le Toboggan
(d'après Carbi*)

de la ligne téléphonique, etc. La descente abrupte et très glissante du col vers la grotte, avec un chargement très lourd, était un supplice, aussi bien à la descente qu'à la remontée. Lorsque les équipes, épuisées, au retour d'une exploration, attaquaient cette montée, souvent de nuit, il n'était pas rare, du col, d'apercevoir parmi les lumières titubantes l'une d'elles disparaître, à l'endroit où l'un de nous venait de s'écrouler, complètement k-o.

L'équipe dont je faisais partie s'était mise en route la dernière pour le camp souterrain. Nous avions franchi relativement bien les difficultés du

parcours extérieur, puis intérieur, y compris le Toboggan et le Pont humain. (Pour celui qui arrivait la première fois au départ du Toboggan, il ne faisait aucun doute que, malgré les avertissements et les précautions prises, il en descendrait les trois-quarts au moins sur le .. dos, le départ, suivi d'un coude masquant la suite, paraissant "sans histoire". Quant au Pont humain, il n'était pénible que pour ceux qui se dévouaient à faire le pont au retour car, alors, les grosses chaussures des gars fourbus ne se posaient plus sur leurs pieds avec la même "délicatesse" qu'à l'aller ...)

Lorsque nous arrivons à l'entrée de l'immense Salle du Bivouac, à -200, un curieux décor s'offre à nos yeux stupéfaits :

trois ou quatre bougies plantées sur des stalagmites-cierges ontourent et éclairent faiblement un spectacle étrange : au centre, une grande table construite avec des pierres plates ; sur la table, plusieurs réchauds en marche ; derrière la table, un véritable "mur" de boîtes de conserves, dont l'étalage ne déparerait pas la vitrine d'un épicier ; et, surveillant l'ensemble, deux ombres, deux vestales, Mesdames D. et C., occupées à ... (tenez-vous bien !) ... à tricoter ...

Cette salle était, en fait, un véritable hall de gare : des équipes arrivaient, repartaient, mangeaient, se couchaient, discutaient, chantaient, .. à toute heure du jour et de la "nuit" ; jusqu'au téléphone, dont le fil nous reliait au camp de base, à l'extérieur, et qui fonctionnait à une grande cadence, surtout lorsqu'une équipe bien fatiguée dormait et que, réveillés par la sonnerie, nous entendions la voix suave de Raymond G. qui nous disait : ici, il pleut ; quel temps avez-vous en bas .. ?

Il peut paraître curieux d'avoir tiré une ligne de plus d'un kilomètre dans une cavité d'accès relativement facile, mais outre qu'elle nous servait pour des renseignements indispensables, elle nous était d'une grande utilité pour le ravitaillement . Un exemple :

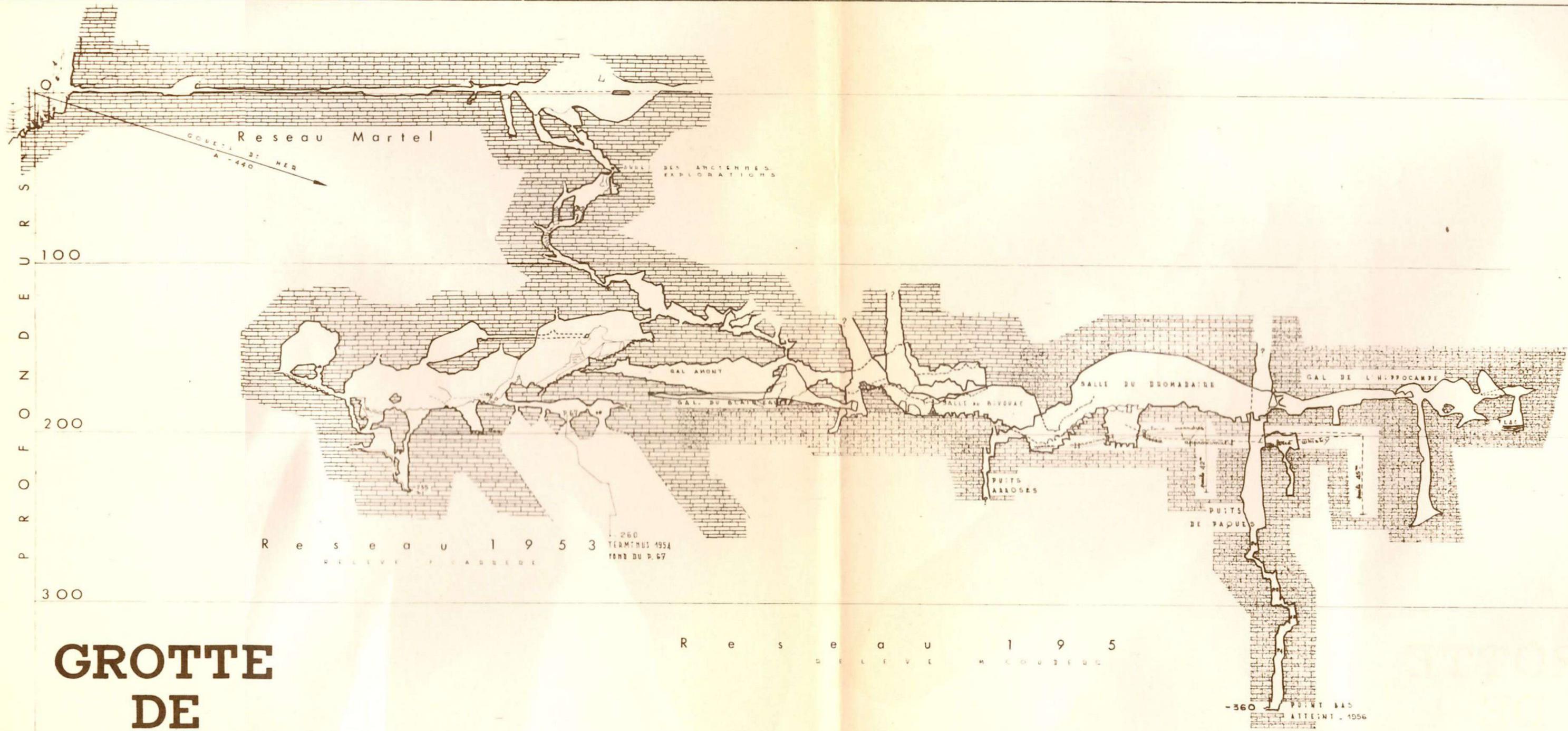
un matin, nous nous réveillâmes avec une envie terrible de manger du gigot à l'ail... aussitôt, commande est passée à la surface ; le soir, tard, nous sommes réveillés par un

bruit grandissant, inquiétant, comme une succession d'explosions ou d'éboulements ; c'est Jean Deudon qui arrive en trombe, suant, soufflant, et pestant contre l'énorme sac qui tire sur ses épaules, et dont nous voyons sortir, outre de nombreux paquets, le gigot commandé, aillé et cuit à point ..

La "ligne" avait parfaitement fonctionné : en haut, Martin le muletier avait pris et descendu la commande à Arbas ; Fontas l'aubergiste avait acheté et cuit le gigot ; Martin l'avait remonté au camp de base, et Deudon, qui se trouvait au camp, l'apportait en "express" ...



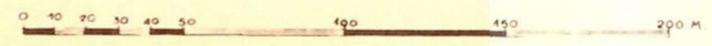
Le Pont humain
(Carbi)

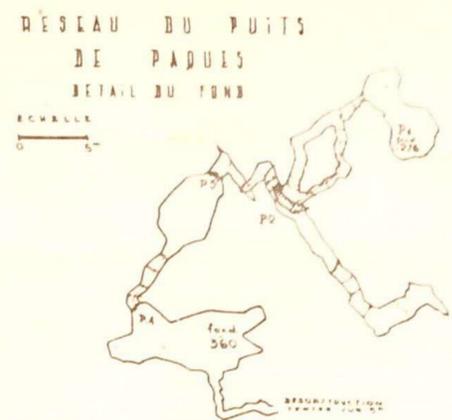


GROTTE DE PENEBLANQUE

COUPE

ECHELLE





GROTTE DE PENEBLANQUE

PLAN

ECHELLE

